

—Puisque nous parlons spectacle, un mot du Théâtre français, et d'un détail de mœurs nationales. Le directeur de cette scène, M. Perrin, a inauguré, chaque mardi, une sorte de spectacle gala, auquel le noble faubourg et l'élite de la société parisienne se font un honneur d'assister. Il va sans dire que, ce jour-là, toutes les loges et les fauteuils sont loués d'avance. Inutile d'ajouter aussi que les pièces jouées constituent la fine fleur du répertoire. *Jean d'Acier*, pièce républicaine d'allure et de ton, a été servie d'abord.

Comme c'était une nouveauté, une première, on l'a acceptée; mais l'éloge de cette sombre époque de la Terreur choquait naturellement beaucoup d'oreilles. Or, comme compensation, le main directeur a donné, mardi dernier, *Mademoiselle de la Saiglière*, pièce dans laquelle un vieil émigré, marquis de haut lignage, persifle fort spirituellement monsieur *Buonaparte* et la nouvelle noblesse. On a applaudi, comme bien vous pensez.

Cet éclectisme dramatique a du bon. D'abord il profite à la caisse du théâtre, et satisfait à la fois les goûts et les partis. Les amis du passé font fête aux sorties du marquis, et les niveleurs modernes acclament les tirades démocratiques du jeune auteur, M. Lomon, qui a 26 ans.

—La place paraît appartenir aux jeunes, en ce moment : la politique à Gambetta; la musique à M. Mussenet, compositeur du *Roi de Lahore*; la peinture à M. Bonnat; la littérature à M. Emile Trala. Partout des jeunes. A la Comédie-Française : Lomon et son *Jean d'Acier*; à l'Odéon : Déroulède avec *l'Helman*; à l'Opéra-Comique : Gallet, Poirson, Delahaye, Maréchal, Chaumet; au Lyrique; Joncière, Salvayre, Blavet; à la Porte-Saint-Martin, Lubomirski; aux Folies-Dramatiques, Planquette.

Assisterions-nous à la renaissance de l'art dramatique, et verrions-nous enfin disparaître les pâles fantômes, usés jusqu'à la corde, qui tiennent depuis si longtemps les théâtres parisiens? Ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart des scènes sont aujourd'hui au pouvoir des jeunes auteurs.

Mais la politique prime tout et absorbe les esprits.

A la séance de jeudi, l'ordre du jour de M. Gambetta, adopté à la séance du Grand-Hôtel, a été voté à la Chambre par 355 voix contre 154, sur 509 votants.

L'agitation était grande dans Paris, et l'on s'entretenait partout des suites de ces complications nouvelles.

Dans la nuit de jeudi à vendredi, au milieu des lumières et des fleurs des salons de l'Elysée, pendant la soirée de réception que le Maréchal donne chaque semaine, on a connu la composition du nouveau ministère, dont voici les noms :

Présidence du conseil et ministère de la justice : de Broglie (prononcez : Breuil); Ministère de l'Intérieur : de Fourtou; Ministère des finances : Caillaux; Ministère des travaux publics : Paris; Affaires étrangères : De Cazes; Ministère de l'Agriculture et du Commerce : de Meaux; Ministère de l'Instruction publique et des cultes : Brunet; Guerre : Berthaut.

Un message du Président de la République a expliqué aux Chambres les causes de la retraite du ministère. Un décret a ensuite prorogé les Chambres jusqu'au 18 juin.

Ce que l'on redoute ici, et non sans raison, ce sont les complications extérieures. Vous avez sans doute remarqué la visite de l'ambassadeur d'Italie à M. Jules Simon, au moment de la disgrâce de celui-ci; et peu après, l'ambassadeur avait une autre entrevue avec le Maréchal. On ne doute point ici que l'Italie, poussée par l'Allemagne qui lui promet la Savoie et l'Illyrie, n'écoute son puissant allié. Ce serait donc une seconde campagne de France, avec le désavantage de la frontière méridionale à défendre. Espérons que rien de cela n'arrivera.

A propos de l'Italie, vous savez que la motion Mancini, laquelle constitue tout un code de loi contre le clergé, a été rejetée par le Sénat italien, après avoir été cependant adoptée par la Chambre des députés. Ici encore, lutte et désaccord entre les deux Chambres du parlement.

Une dépêche, reproduite d'un journal

anglais, a annoncé que le général Charette allait se joindre, avec d'anciens compagnons d'armes, à la Légion Etrangère que le général Klapka forme en Turquie. Bien que l'on compose, dit-on, l'effectif de cette Légion de Hongrois, de Polonais et de Zouaves Pontificaux, la nouvelle n'en est pas moins fautive de tous points. Le Général reste à Paris.

L'autre jour, passant dans la rue Laffitte, j'aperçus, entrant, sortant de la cour de l'hôtel de l'ambassade ottomane, un vrai peloton de guerriers aux uniformes les plus bigarrés. Le dulman du hussard hongrois se mêlait à la tunique du fantasin allemand; le casque luisant du cuirassier, au bonnet à poils du grenadier; les chapeaux à plumes multicolores, les uniformes brodés, soutachés, à brandebourgs, donnaient à ce défilé un air original et pittoresque. Je m'informai, et l'on m'apprit que tous ces gaillards, ayant sans doute loué ces uniformes pour la circonstance, venaient offrir leurs services à la Turquie. Je présume que l'ambassade aura refusé ces auxiliaires, qui ressemblaient plutôt à des figurants de théâtre qu'à des héros en retraite d'emploi. Le gouvernement, d'ailleurs, ayant publié sa déclaration de neutralité, aura sans doute donné des ordres sévères, car le lendemain, la mascarade avait vécu.

—La fête des boulangers, qui ont pour patron saint Honoré, a eu lieu mercredi. Une procession, composée de plus de huit cents membres, après avoir entendu la messe à l'église de la Trinité, a parcouru diverses rues de la capitale. Chaque membre avait à la boutonnière un ruban vert portant l'image du saint de la confrérie, entourée d'épis d'or.

Des bannières de toutes formes se voyaient dans le cortège, précédé et suivi d'un corps de musique. Cela m'a réconforté de voir, dans ce Paris si incrédule, défilier une procession en l'honneur d'un des grands saints de l'Eglise.

—En dépit des événements, le printemps s'achève, mais il ne nous a point prodigué ses sourires : pluie, vent, bourrasques et giboulées pendant tout le mois. Et cependant, les Champs-Elysées ont encore des fleurs et des ombrages, et le beau monde les envahit de quatre à six heures.

A ce moment, rien de beau, de grand comme cette avenue qui s'étend entre l'Arc de l'Etoile et les ruines béantes des Tuileries. D'un côté, le palais avec sa tradition de souverains; de l'autre, la porte triomphale avec ses trophées. Entre les deux, le Paris des hôtels princiers, des massifs d'arbres, des eaux, des groupes, des statues.

Dans l'après-midi, le soleil irradie tout à coup ces larges allées, mettant des aureoles aux pierres, des étincelles aux vernis, ajoutant la toute-puissance de la lumière aux éblouissements de l'art et du luxe.

Dans la soirée, l'éclairage donne à ces lieux un aspect féerique. De chaque côté, un double cordon de lumières étend sa ligne de feu; dans les allées latérales, les girandoles des cafés chantants, leurs verres de diverses couleurs, mêlant leurs reflets à ceux des lanternes des voitures qui courent de ci de là, comme des feux follets, produisent des effets étranges et saisissants.

Paris seul peut offrir un coup-d'œil aussi pittoresque, et nulle capitale de l'Europe ne présente un aussi magnifique tableau.

Pour finir, un fait curieux. La semaine dernière, la capitale de la France républicaine avait dans ses murs toute une légion de têtes couronnées. On se serait cru au Congrès de Vérone. L'ex-roi de Naples, François II, Don Carlos, le roi de Hanovre, l'empereur du Brésil, le prince de Galles, donnaient ou recevaient des fêtes plus brillantes les unes que les autres.

Et maintenant, laissons la parole aux événements, qui nous réservent peut-être des surprises.

—On a célébré à Ottawa, jeudi dernier, le cinquantième anniversaire de la fondation de la ville, par le colonel By.

## LA CRISE

Le télégraphe nous a appris qu'une des raisons pour lesquelles le maréchal MacMahon a demandé la démission de M. Jules Simon, est qu'il avait laissé la majorité de la Chambre abolir la loi sur la presse votée en 1875. Cette loi avait été passée, il y a deux ans, pour réprimer des abus de langage que les circonstances rendaient plus dangereux que d'ordinaire; mais l'abrogation de cette loi ne donnait pas carte blanche à la presse; car les anciennes ordonnances passées sous la monarchie reprenaient leur autorité.

Dans tous les cas, comment Jules Simon pouvait-il combattre non-seulement ceux qui voulaient tempérer les rigueurs contre la presse, mais même ceux qui auraient proposé de proclamer la liberté absolue de tout dire, lui qui disait en 1868 :

M. Jules Simon. — Maintenant, j'irai plus loin, et je demanderai, sans ambages, le droit d'outrager une religion.

Le temps approche où toutes les fictions et toutes les barrières vont enfin disparaître, et où sera absolu le règne de la critique, qui est la véritable souveraine de la démocratie et des sociétés modernes.

Je vote d'ici le premier pour une loi que je crois celle d'un avenir prochain, pour une loi sur la presse ainsi formulée :

« La pensée est libre, sans restriction et sans réserve. »

Pour prouver que la liberté de la presse n'est pas possible en France, il suffira de citer ce que vient d'écrire Rochefort dans sa *Lanterne*. Voici comment parle de Jésus-Christ l'un des chefs du parti radical, l'un de ceux entre les mains desquels la révolution voudrait remettre le sort de la France :

Si ce garçon-là avait voulu s'appliquer un peu, il aurait admirablement réussi dans la charpente. Mais ses parents ne pouvaient le tenir, il était toujours dehors. Quand il arrivait à faire une demi-journée, c'était tout le bout du monde. S'en allait perpétuellement causer avec des savants de choses qui ne le regardaient pas. Aussi avait-il fini par bousiller tout ce qu'on lui donnait à faire. On le renvoyait de tous les ateliers. Et pourtant, ça n'était pas l'intelligence qui lui manquait pour son état. Quand on lui a présenté la croix où il allait mourir, il s'est écrié au premier coup d'œil :

« C'est bien mal raboté, ça doit venir de chez un tel... »

Et l'on croit pouvoir fonder la république en France avec des vauriens comme celui qui a écrit ces lignes! On est surpris que MacMahon, qui n'a jamais été républicain, ne veuille pas être l'instrument des Gambetta et des Rochefort!

Il n'y a pas de doute que MacMahon n'aurait pas agi comme il a fait si on ne l'eût pas complètement dégoûté, si les excès des radicaux, leurs opinions anti-sociales et anti-religieuses, ne l'avaient convaincu qu'il devait arrêter la France sur la pente de l'abîme.

D'ici à un mois, il est difficile de dire ce qui va arriver, mais l'opinion générale est que l'intention de MacMahon est de dissoudre la Chambre aussitôt qu'elle se réunira, et de tâcher d'avoir une majorité plus conservatrice. Mais pour dissoudre la Chambre, il faut le consentement du Sénat. Ensuite, si la prochaine Chambre était aussi républicaine et radicale que la Chambre actuelle, comment MacMahon et son cabinet gouverneraient-ils?

Evidemment les partis en France veulent à tout prix se soustraire à la responsabilité d'avoir commencé la guerre civile; républicains comme bonapartistes et monarchistes se surveillent afin de ne pas se laisser emporter; mais il viendra un moment fatal où la lutte sera inévitable.

\*\*\*  
Pour mieux faire comprendre la conduite de MacMahon et son retour vers la droite, il est bon de publier ce que les journaux républicains et radicaux, qui représentent les idées de la majorité de la Chambre, écrivaient tous les jours contre les catholiques et le clergé, contre le président lui-même et le ministère Jules Simon, qui ne leur convenait plus. On s'expliquera que MacMahon ait jugé à propos de rebrousser chemin, afin de ne pas être bientôt le président d'une république administrée par des socialistes.

Voici ce qu'écrivait la *Marseillaise*, le 10 mai, à propos des pèlerins en route vers Rome :

Représentez-vous cinq ou six cents imbeciles, claquemurés par escouades dans les compartiments complets d'un train de wagons de troisième classe. Les femmes y sont en majorité, mais elles sont vieilles, laides et vulgaires. Les hommes, peu nombreux, ont cette apparence béate qui distingue partout l'institution des sacristins de village, et qu'on appelle de la graine de jobards à Pantin.

Tout ce monde, l'œil inerte, la bouche entrouverte, les bras pendants, les jambes plus dociles encore que les bras, mange, boit, chante et... descend de wagon au commandement de *caporaux en soutane, gras, joflous, noirs, cafards*, et s'il se peut, d'aspect et d'encolure plus vulgaire encore que le plus goujat de ses paroissiens. C'est ce qu'en langage de confrérie, on appelle le représentant de Dieu sur la terre.

Voici maintenant ce qu'elle disait du Président :

Il ne restait plus aux conservateurs, ces conspirateurs du mois de Marie, qu'à trouver l'homme qui consentirait à recueillir ce pouvoir et à rester entre leurs mains un instrument docile, maniable, prêt à être toujours et partout l'exécuteur inconscient de leurs basses-œuvres. Ils songèrent au maréchal de MacMahon, glorieusement vaincu sur tous les champs de bataille par les Prussiens, mais qui était entré en triomphateur dans Paris mitraillé, incendié, parcourant les boulevards et les faubourgs jonchés des cadavres des gardes nationaux fédérés. Il avait rétabli l'ordre comme à Varsovie!

Tous les jours, les autres journaux radicaux, le *Radical*, le *Ralliement*, la *Lanterne* et une dizaine d'autres contenaient des attaques à peu près semblables.

Jules Simon lui-même n'était pas plus épargné que le président.

Que leur fallait-il donc à ces gens-là? Gambetta! Mais Gambetta lui-même, obligé d'être plus modéré au pouvoir, n'aurait pas duré trois mois. Ce qu'il leur faut évidemment, c'est du Rochefort et du Naquet. Peut-on reprocher à MacMahon de n'avoir pas voulu le leur donner?

Comme nous l'avons dit souvent, ce ne sont pas les monarchistes qui vont ramener la monarchie ou l'empire, mais les radicaux, les fous-furieux qui écrivent des abominations comme celles que nous reproduisons depuis quelque temps. La république se tue en France par ses excès et ses abus; c'est l'histoire éternelle de toutes les causes, de tous les partis.

L. O. D.

## LES LETTRES CANADIENNES

Le septième volume de la Société Historique du Wisconsin contient la biographie de Charles de Langlade, l'un des pionniers du Wisconsin, par M. Joseph Tassé. Il y a, dans la préface de ce volume, un éloge flatteur de cette biographie intéressante, que nos lecteurs se rappellent avoir lue dans *L'Opinion Publique*.

C'est une dame, madame Sarah Fairchild Dean, qui l'a traduite pour la Société; elle a bien réussi.

Voilà encore une preuve que les œuvres de nos écrivains ne sont pas inutiles et sans gloire pour le nom canadien, qu'elles sont quelquefois mieux appréciées à l'étranger que chez nous.

L'hommage rendu par la Société Historique du Wisconsin, société composée de savants et d'hommes des plus distingués, honore non-seulement M. Tassé, mais les lettres canadiennes.

Le *Tour du Monde*, un journal français, contenait dernièrement, sous la signature de M. de Lamoignon, un long extrait de la brochure de M. Tassé sur la vallée de l'Outaouais, le commerce de bois, la vie des chantiers, etc.

Pourtant, il y en a qui prétendent qu'on ne devrait plus écrire au Canada. M. Chauveau lui-même n'aurait pas dû publier son dernier livre, qui a été si bien apprécié en France.

## LES LITTÉRATEURS CANADIENS EN FRANCE

M. De Cazes vient de faire, dans le *Monde* de Paris, l'appréciation suivante du talent de notre poète canadien, M. Lemay.

M. De Cazes publie en même temps, comme échantillons, deux charmantes poésies de M. Lemay :

Pamphile Lemay est, sans contredit, celui de